

LE GRAND COUTEAU (1955)
de Robert ALDRICH
avec Jack PALANCE Ida LUPIDO Rod STEIGER
Wendell CORAY Shelley WINTERS
images Ernst LAZLO scénario Clifford ODETS
générique Saül BASS

L'ancien assistant de Chaplin et de Renoir est un cinéaste qui a laissé une empreinte de révolté profond dans le cinéma américain d'après-guerre.

On a dit de lui que ses images étaient des plans envoyés sur l'écran à la truelle, avec un sens inné de la violence extirpée de ses recoins les plus cachés et d'autant plus forte qu'elle en fait le support d'une réflexion morale. Ses héros solitaires luttent sans répit pour comprendre le monde et se comprendre eux-mêmes.

Aldrich adapte une pièce d'un très grand metteur en scène et auteur de théâtre, Clifford Odets, aux idées très à gauche.

L'histoire : Charlie Castle (Jack Palance) était un acteur téméraire, brillant et audacieux. Mais il signe un pacte avec le diable en se liant par un contrat de sept ans à un producteur omnipotent Stanley Hoff (formidable Rod Steiger). C'est un homme brisé qui, à la veille de reconduire son contrat, veut trouver le courage de faire éclater ses chaînes et espère renouer avec son épouse Marion (merveilleuse Ida Lupido), qui lui reproche de s'être vendu à Hoff.

Ce film est la charge la plus féroce sur Hollywood qu'il nous a été donné de voir sur un écran. Aldrich reste fidèle à Odets.

« Le grand couteau » est une catharsis pour son auteur. A travers le personnage de Charlie Castle, il pose un regard sans aucune concession sur ces propres renoncements, sur la manière dont Hollywood avale les talents, les formate et les oblige insidieusement à abandonner toute velléité de révolte, de discours contestataire.

Robert Aldrich est pourtant héritier de la richissime famille Rockefeller mais il va rompre tous ses liens avec cette lucrative ascendance pour entrer à la RKO en bas de l'échelle. Il veut arriver avec son propre potentiel. Toute l'œuvre d'Aldrich est empreinte de révoltes en passant par « En quatrième vitesse », « Attack » : l'un des films les plus terribles sur la guerre, « Racket dans la couture », « El Perdido », « Bande de flics », « deux filles au tapis » etc.

Charlie Castle a ployé devant l'impitoyable système hollywoodien ; Il est devenu lâche et dépendant. « Mon producteur -dit le gros Bob comme on l'appelle familièrement- est une synthèse de Louis Mayer, Jack Warner et Harry Cohn. Mon film s'applique à n'importe quel milieu dans les arts et les affaires, partout où la liberté naturelle de l'homme, sa possibilité de s'exprimer, sont entravées par des dirigeants sans valeur et tyranniques ».

Aldrich analyse la mécanique du pouvoir, décortique les rapports de domination qui menacent la liberté de chacun. Ses films sont féroces comme la vie et revendiquent leur filiation avec le chef d'œuvre de Joseph Mankiewicz « Eve ».

Il dénonce un Hollywood tout entier vendu au culte de l'argent et du pouvoir, personnifié ici par Stanley Hoff, producteur omnipotent et gangréné.

La mise en scène d'Aldrich assume complètement l'origine théâtrale de l'œuvre. Le huis-clos est même accentué par des cadres encore réduits par l'omniprésence des plafonds et des cloisons. Cette résidence lumineuse où habite Charlie est une prison dans laquelle il est enfermé, à l'image des liens qui l'entravent à Stanley Hoff, qui lui a offert notoriété et richesse en échange de sa liberté. Dès le générique signé du génial Saül Bass, le visage torturé de Jack Palance se détache d'une nuit impénétrable avant que l'écran se brise en morceaux.

Ce film est aussi un bel hommage aux cinéastes qui ont la force de conserver leur indépendance et leur humanité, qui gardent l'étincelle intacte malgré le souffle destructeur du succès et de la fortune.